

Jean Cuisenier

*Allocution de réception du titre de doctor honoris causa
de l'Université de Bucarest*

14 octobre 2005

Monsieur le Président,
Mes chers collègues,
Mesdames, Messieurs

J'aurais aimé m'exprimer devant vous en langue roumaine. Mais mes capacités linguistiques sont si faibles qu'il vaut mieux que je vous épargne cette épreuve. En m'adressant à vous dans cette enceinte, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites en me comptant au nombre des docteurs de votre Université, ma première pensée va à la mémoire de l'un des vôtres, Mihai Pop. Comment oublierai-je que c'est lui qui m'a introduit en Roumanie, en 1965 ? Lui qui m'a convaincu de venir sur son terrain de prédilection, le Maramures, en 1971 et 1972, puis dans les années suivantes, en Olténie et Bucovine? Lui encore qui m'a incité à revenir sur le terrain après l'exécution de Ceausescu, des 1990? Ce fut mon initiateur, mon maître en culture roumaine. J'admire en lui sa connaissance des langues, son aisance à manier l'analyse structurale et l'analyse sémiotique, son élégance dans les rapports qu'il entretenait avec les habitants des villages où il opérait, aussi bien qu'avec les étudiants et les chercheurs qui l'accompagnaient. Il nous a quittés pour l'autre monde, ce monde que les peintures murales des monastères figurent dans un langage graphique subtil, un texte pictural qu'il se plaisait à déchiffrer.

Or s'il est un enseignement que j'ai retenu de Mihai Pop, c'est précisément que la substance d'une œuvre, un chant, un rite, une peinture murale, se prête toujours à une pluralité d'interprétations ; et que le travail de chercheur, en ce qu'il a de plus difficile, consiste moins à valider une interprétation de préférence à une autre, mais à valider les interprétations les unes par les autres. Et puisque la conjoncture d'aujourd'hui s'y prête, puisque je n'ai ni thèse à soutenir, ni thèse à juger, je voudrais payer mon tribut à ce que Roumanie m'a donné à comprendre, en m'interrogeant avec vous sur notre place respective en Europe et dans le monde, vous Roumains et moi, Français.

A cette fin, j'articulerai trois questions :

- De ce monde-ci, que nous montre la Roumanie, à nous autres, ses proches parents culturels ?
- De la modernité, qu'attendons-nous, que faisons-nous, les unes et les autres ?

- De la globalisation de ce monde, quels défis avons-nous à relever, ensemble ?

Ce ne sont pas là de petites questionnes. Aussi, pour y répondre et pour faire bref, je parlerai à la première personne.

- De ce monde-ci, que m'a montré, que me montre la Roumanie, à moi, son proche parent culturel ?

Pour un universitaire envoyé de Paris, en délégation, par le Centre national de la recherche scientifique auprès de différents Instituts de l'Académie des sciences de Roumanie, dans les années 1960, le protocole des premiers contacts était formalisé jusqu'au détail : discours de différentes autorités, tables rondes, échanges de projets, visites obligées du Musée de village, puis, hors de Bucarest, d'une ferme coopérative et d'une usine, exceptionnellement, visite d'une ville historique, telle qu'Arges ; retour à Bucarest pour une dernière table ronde et envol pour Paris, le tout sous d'étroits contrôles. De la Roumanie, que nous avons avait-il été ainsi montre, que nous avons à déchiffrer ? Un monde universitaire et académique, dont il était difficile d'apprécier comment il était régi par les autorités du parti ; un system économique, dont on découvrait les performances mais dont on ignorait quels étaient les coûts sociaux de fonctionnement ; des dispositifs de conservation du patrimoine insistant sur la ruralité, alors que l'urbanisation et l'industrialisation étaient voulues et promues par le pouvoir.

Quel n'a pas été mon étonnement quand, après des années de relation formelles, je pus enfin suivre Mihai Pop et me rendre au Maramures, en 1971 et 1972 ! J'ai narré, dans *Mémoires des Carpathes*, comment j'ai reçu ce que la Roumanie me montrait là-bas, et comment, avec Mihai Pop, nous essayions d'interpréter ce qui nous était donné à voir et à entendre. Car pour moi, c'était la fête des sens. Ce que je connaissais de la culture française ancienne, c'était par les livres et par les images, par les collections de musées et par les monuments historiques. C'était un passé dépassé, entretenu dans la mémoire française par des dispositifs spéciaux, sous la vigilance de professionnels spécialement formés. Or au Maramures, je vivais comme tout le monde dans une maison de bois, je couchais dans un haut lit aux couvertures colorées, je mangeais dans des assiettes en céramique aux motifs immémoriaux, mes hôtes portaient des vêtements de travail tissés et confectionnés à la maison, j'allais avec eux à l'office dans une église de bois sculptée, je montais avec les hommes à la bergerie de montagne, je suivais dans tous ses détails le cérémonial minutieux du mariage, je n'en finissais pas d'écouter les lamentations chantées et pleurées au funérailles de mes voisins. A la connaissance tout intellectuelle que j'avais de la culture française ancienne, s'opposait la perception sensible de la culture roumaine présente. Et de la provenait ma perplexité, une interrogation que Mihai Pop se faisait le devoir d'entretenir.

Car c'était bien une culture vivante que je percevais, à trois heures d'avion de Paris, sous un régime politique censé s'appuyer sur un prolétariat ouvrier et urbain, lequel avait collectivise la plupart des moyens de production jusques et y compris dans 95% des campagnes. Avais-je sous les yeux un conservatoire isole du reste de la société, une collectivité locale condamnée à se dissoudre dans la société englobante à plus ou moins brève échéance ? Ou

bien ces techniques agricoles et pastorales, ces pratiques sociales et ces rituels, ces systèmes de croyances et de valeurs formaient-elles la substance de l'identité culturelle roumaine ? De cette substance, des forces se mobilisaient-elles, qui fassent toujours valoir les singularités de la culture roumaine dans l'espace européen sous régime communiste ? Qu'avais-je alors sous les yeux : les inestimables trésors d'une culture ancienne dont je partage les principes et les valeurs, mais que d'implacables mécanismes sociaux menaient à la disparition ? Ou bien les sources vivantes d'une culture assez forte pour résister à sa manière aux processus généraux de l'industrialisation et de l'urbanisation à la soviétique, pour animer de l'intérieur les activités de la sphère privée ? Questions sans réponses, dans ces années 1970 et 1980, ou nul ne pressentait que la division de l'Europe et le devenir divergent de ses peuples, un jour prendraient fin.

Questions toujours ouvertes, en ces temps présents, où la mondialisation menace la diversité des cultures, et mobilise des forces plus puissantes encore que celles qui façonnaient la société roumaine sous le régime communiste, celles de l'information et du marché. J'ai connu la Roumanie d'hier, quadrillée par un réseau serré «d'agitateurs culturels» actifs jusque dans les plus petits des villages aussi. Et j'entends se lever l'interrogation que nous nous adressons à nous-mêmes aussi, en France : comment trouver dans notre culture ancienne les forces capables de façonner notre société à notre manière, dans la conjoncture de la mondialisation ?

- De la modernité, qu'attendons-nous, que faisons-nous, les uns et les autres ?

Cette interrogation, j'étais invité à la formuler en France avec des architectes, des urbanistes et des fonctionnaires, lors des sessions du Plan- Construction, l'organe de réflexion chargé de tracer les grandes orientations de l'architecture et de l'urbanisme à faire prévaloir à dans le proche avenir, dans les années 1960, après les reconstructions urgentes de l'après-guerre. Sous l'impulsion du ministre Claudius Petit, les idées de Le Corbusier finissaient par s'imposer à tous. Convertis à la modernité, les maires des grandes villes se mettaient à construire d'immenses immeubles en forme de tour ou de barre dans de vastes espaces vides, plutôt que de presser de petits immeubles en forme de pâtes autour de cours minuscules et sans lumière. Et en vingt ans, la France entoura ses centres urbains d'informes banlieues dont on ne sait comment, aujourd'hui, les restructurer, sinon en démolissant certains de ces grands ensembles faussement nommés «cités».

Je ne fus donc pas surpris d'observer qu'aux mêmes problèmes d'urbanisation, les Roumains apportaient, dans ces années 1960- 1980, des réponses semblables, et qu'ils imposaient à leurs marches urbaines les mêmes systèmes de forme, par calculs d'ingénieur. Mais l'esprit de système et de la volonté de modernité aimaient Le Corbusier, simple architecte libéral, poussèrent celui-ci à s'intéresser non seulement à l'habitat collectif et aux grands édifices privés ou publics, mais aussi aux habitations privées, et même aux constructions rurales, bref, à tout ce qui dans l'habitat humain est apte à prendre forme. Un autre esprit animait Ceausescu, le «Conducator», en matière d'urbanisation. Je n'ai pas besoin de rappeler, ici, comment ce dernier engagea la «systématisation» du territoire au nom de la modernité, comment il caressa l'utopie de rationaliser l'habitat roumain en l'urbanisant, comment il parvint à mettre en œuvre les premières opérations de ce «système», avant d'en être finalement

empêché par la révolution et par la mort. C'est sur les raisons profondes qui firent échouer le projet que je voudrais insister.

J'ai pu en effet observer combien étaient puissantes, dans les villages, les forces qui s'opposaient à la systématisation. Pourquoi se rassembler au centre au centre de bourges, me faisait-on comprendre, dans la immeubles prétendument plus confortables et modernes, en réalité fort peu adaptées aux besoins de la population ? Pourquoi abandonner de territoires durement conquis sur la nature sauvage, des lieux marches de mille signes, charges de millénaires d'histoire ? Voilà de fortes raisons. Mais j'ai pu observer aussi qu'après avoir échappé à la modernisation par la systématisation par l'effet du changement de régime, les campagnes se laissent entraîner dans ne régression de l'économie agricole. Partout, on en revenait aux techniques et aux pratiques anciennes, évidemment peu compatibles avec la conjoncture économique prévalent en Europe. Et cette régression pouvait signifier un repli nostalgique sur le passé, comme si après un demi-siècle de régime communiste, l'on pouvait retrouver le monde d'antan, comme si en ce demi-siècle le monde environnant n'avait pas changé.

Avec plus de recul face aux temps présents, j'ai tendance à interpréter la résistance à la systématisation de deux manières opposées et complémentaires. D'un cote, cette résistance signifiât un attachement vital aux pratiques et aux valeurs ancestrales, une aversion pour la modernité sous sa version communiste ; dans la mesure où cet attachement perdure dans la société postcommuniste, il signifie alors une aversion pour la modernité sous sa version capitaliste. D'un autre cote, cette même résistance signifie la conscience que les valeurs productivistes, sous version communiste, régissent des pratiques dont l'effet non voulu est de détruire les solidarités et de ruiner l'environnement ; et dans la mesure où cet attachement perdure dans la société postcommuniste, ce sont ces mêmes valeurs productivistes sous version capitaliste qui sont contestées. J'interpréter alors l'appel aux valeurs de la culture ancienne comme la prescience que d'autres solidarités sont à promouvoir dans la modernité, qu'un autre rapport à l'environnement est à rechercher. Et je discerne dans ce positionnement une anticipation des fins devant régir le fonctionnement des sociétés post-modernes.

De là ma troisième et dernière interrogation :

De la globalisation de ce monde, quels défis avons-nous à relever, ensemble ?

Nos cultures anciennes, en France comme en Roumanie, s'enfoncent dans le passé, inégalement vite, peut-être, mais inéluctablement. Les collections de nos musées d'art et de traditions populaire exposent des pièces qui pour la plupart ont cessé d'être an usage. Leurs jeunes visiteurs ne les ont jamais connues en fonction : pour eux, ce sont des documents relatifs à une vie d'autrefois, celle du temps de leurs aïeux. Les techniques associées à ces pièces ont elles-mêmes cessé d'être pratiques, sinon dans des lieux spécialisés, à des fins de démonstration. Les usages et les coutumes liés aux manières de vivre d'antan s'effacent des mémoires. Les rites et les cérémonies ne sont plus célèbres comme autrefois, mais se perpétuent selon d'autres formes, preuve qu'ils remplissent de nouvelles fonctions dans la société du temps présents.

Voici donc un grand défi à relever : assumer, que les cultures dans lesquelles nous avons grandi appartiennent désormais à notre passe. Assumer ce grand passage dans le déchirement

peut-être, mais en nous gardant de la nostalgie ; et nous demandant comment ces cultures pourraient contribuer, chacune dans leurs singularités, à informer notre manière nouvelle d'être au monde, là où nous avons été jetés dans ce monde, c'est-à-dire en Europe ?

Le défi ainsi formulé, comment y répondre ?

Je vais risquer trois propositions, étroitement articulées entre elles comme on va le comprendre. Je sais qu'elles sont controversables. Mais je suis convaincu qu'en nous pénétrant de leur vérité, nous nous camperons plus fermement en ce monde-ci.

Les voici donc :

- Mieux nous tirerons parti de la globalisation, mieux nous pourrions valoriser nos patrimoines culturels respectifs, car plus, aussi, nous développerons nos capacités à les connaître, à les apprécier, les réévaluer, les réinscrire dans le flux de nos occupations. Assurément, nos patrimoines culturels ne remplissent plus les mêmes fonctions que naguère et autrefois. Nous les re-sémantisons. Et nous avons à les-sémantiser, encore et toujours.

- Mieux nous tirerons parti de ressources de la communication et de la modernité, mieux nous pourrions défendre nos langues et les singularités de nos cultures, car mieux nous pourrions nous mouvoir dans un monde qui pratique la pluralité des langues : l'anglais basique ou, demain, le chinois, par la communication à l'échelle internationale ; les langues des pays qui nous sont proches et avec qui nous partageons les mêmes concepts fondamentaux, pour la vie ordinaire et la communication à l'échelle européenne.

- Mieux nous nous attacherons à nos territoires respectifs, à nos histoires nationales, à nos frontières politiques, mieux aussi nous comprendrons que l'Europe est de l'ordre des valeurs, non pas de valeurs abstraites, mais de valeurs inscrites dans nos sols, vivantes dans nos histoires, fluctuantes avec nos frontières.

Conclusion

Vous aurez compris, Monsieur le Président, mes chers collègues, qu'en offrant ces trois propositions à votre réflexion, je ne cède pas aux facilités de la rhétorique. J'exprime de fortes convictions.

A comprendre nos vieilles cultures dans la conscience qu'elles forment désormais notre passe, un passe à interroger dans la lucidité, nous libérons les forces vives dont nous avons besoin pour nous projeter dans le monde, avec toutes nos singularités, et avec détermination, au temps de la globalisation.